

CHAPITRE II. — UN POINT NOIR A L'HORIZON

Bien le repas du soir se fût prolongé beaucoup plus tard que d'habitude, personne n'avait encore songé à quitter la table.

C'était une grande heure de gagnée sur le temps que l'on avait à passer en mer.

A bord, l'on est très friand de tout ce qui peut couper la monotonie des longs voyages.

On est avide de tout ce qui peut aider à tuer le temps. Les spectacles émouvants, les moindres incidents eux-mêmes, amènent immédiatement tout le monde sur le pont.

Heureux quand il se trouve, parmi l'équipage ou les passagers, quelqu'un qui, grâce à son expérience des voyages et à ses connaissances spéciales, peut s'improviser conférencier au moment où quelque chose de nouveau vient captiver l'attention et exciter la curiosité.

C'est ainsi que, depuis que la *Diana* avait quitté le port de Guayaquil, dans la république de l'Equateur, les passagers qui faisaient, pour la première fois, la traversée du Pacifique n'avaient pu détacher leurs regards émerveillés de cette interminable chaîne des Cordillères des Andes, aux sommets perdus dans les neiges éternelles et qui longent la côte occidentale de l'Amérique du Sud, depuis la Nouvelle-Grenade jusqu'à l'extrême limite sud de la Patagonie.

Dominant de ses sept mille mètres d'altitude cette succession de masses imposantes, le Chimborazo, avec son panache de fumée, semble commander à une armée de volcans.

Un matin, au commencement du voyage, comme au sortir des cabines les passagers de la *Diana* humaient la brise réunis sur la dunette, on avait assisté au spectacle d'une chasse tout à fait inattendue et des plus extraordinaires.

Un couple de condors des Andes, ayant quitté les sommets sombres où ils vivent, descendait des nues, — c'est le cas de le dire, — afin de se procurer la nourriture pour la journée.

Ces oiseaux géants — dont l'envergure dépasse souvent six mètres — planaient majestueusement, manœuvrant dans les airs à l'instar des navires tirant des bordées pour aborder à un point déterminé.

Aussitôt toutes les longues-vues se braquèrent sur les deux condors qui évoluaient dans l'espace.

Le timonier, interrogé par les passagers, se prêta de bonne grâce au rôle de conférencier.

— Vous aller les voir travailler, dit-il, car ce sont des malins, ces gaillards-là ; tenez, regardez celui de ces deux oiseaux qui vole plus bas que l'autre, c'est la femelle.

« Elle a bien certainement découvert une proie, sans doute quelque troupeau de tapirs, et aussitôt elle a donné le signal à son seigneur et maître. Le condor mâle va se tenir au-dessus de sa compagne, jusqu'à ce que l'un et l'autre soient à la distance voulue pour fondre sur la proie.

Et comme l'un des passagers faisait observer que le tapir a quelquefois la taille et la corpulence d'un fort taureau, le timonier répondit en riant :

— Il est grand et gros, c'est vrai, et, s'il le voulait, il pourrait bien prouver qu'il est fort également. Mais le tapir est comme qui dirait un bonasse, un placide, un timide... Comme il n'est pas méchant, il ne peut pas se figurer qu'il y a de méchantes bêtes dans le monde. Aussi il ne se méfie de rien jusqu'à ce qu'il soit attaqué à l'improviste.

— Alors il se décide à se défendre, sans doute ? demanda le passager.

— Pas du tout ! Il se contente de prendre la fuite, se dirigeant vers une rivière, car il se tient de préférence à proximité des cours d'eau.

« La seule chance qu'il ait, en effet, d'échapper aux oiseaux chasseurs, c'est de plonger et de chercher un refuge au fond de l'eau.

« Malheureusement pour l'infortuné tapir, le plus souvent ses ennemis acharnés le surprennent au moment où il fait paisiblement sa digestion, couché dans les hautes herbes.

« Attaqué à coups d'ailes et de bec, il n'est bientôt plus qu'une masse inerte que les deux condors emportent, pantelante, accrochée à leurs serres.

« On peut voir les oiseaux de proie remonter alors, à tire-d'ailes, vers les cimes neigeuses, afin d'aller déjeuner à leur aise.

Pendant que le timonier avait parlé, les deux condors disparaissaient entre deux montagnes.

Tout à coup on les aperçut de nouveau, formant dans l'espace un groupe étrange que complétait un quadrupède de grande taille.

— Vous voyez, s'écria le timonier, je ne m'étais pas trompé... ils emportent leur tapir et vont aller déjeuner en famille, car c'est l'époque où ils ont des petits.

Ainsi que l'avait dit le capitaine Kérouet, répondant à sir William Mildowe, le voyage s'était jusque-là effectué dans les meilleures conditions.

On avait franchi avec un rare bonheur le détroit de Magellan, et la conversation que nous avons rapportée plus haut s'échangeait, en présence des passagers, entre le capitaine Kérouet et le Malouin, d'une part, et Robert Maurel et sir William Mildowe d'autre part, précisément comme la *Diana* faisait son entrée, par une mer superbe et un vent favorable, dans l'océan Atlantique.

Donc on était encore sous l'impression produite par le récit saisissant du matelot malouin, quand l'attention de tous fut tout à coup éveillée par un grand remue-ménage qui se faisait sur le pont du navire.

D'un bond le Malouin s'était élancé et gravissait précipitamment l'escalier.

Quelques instants plus tard, le marin revenait et faisait un signe à son chef.

Le capitaine le rejoignit aussitôt et, après avoir échangé quelques paroles à voix basse, ils remontèrent ensemble sur le pont.

Naturellement, les passagers intrigués se demandaient ce qui pouvait bien se passer.

L'opinion générale fut qu'une querelle entre les hommes de l'équipage avait dû nécessiter l'intervention du capitaine.

Il ne vint à personne l'idée que l'on pût courir un danger, car la mer était absolument calme.

Cependant, comme l'absence du capitaine se prolongeait, on voulut aller aux informations, et tout le monde se leva de table sur la proposition que fit l'un des passagers d'aller rejoindre le capitaine.

Comme on le pense bien, sir William Mildowe fut l'un des premiers à vouloir courir aux renseignements. Robert Maurel le suivait, et tous deux arrivèrent en même temps sur le pont.

Là, un spectacle impressionnant les attendait. Le capitaine Kérouet, debout sur la dunette, tenait son porte-voix à la main et paraissait en proie à quelque grave préoccupation d'esprit.

On eût dit qu'il se consultait intérieurement, avant de prendre une résolution.

Il suivait, d'un regard où se lisait une expression d'impatience, différentes manœuvres préparatoires que faisait exécuter le second.

Quand il jugea que tout était prêt, il fit signe à l'officier sous ses ordres.

Au coup de sifflet que lança ce dernier, tous les matelots vinrent se placer sur deux rangs devant leur chef, comme lorsqu'on les passait en revue.

Derrière le capitaine, le Malouin, les bras croisés, le visage contracté, tenait les yeux fixés sur un point de l'horizon dont la ligne s'estompait grandissant, à mesure qu'à l'opposé le soleil couchant éteignait ses rayons.

C'était l'habitude, chaque soir, à cette même heure, de monter sur le pont, afin d'assister à ces merveilleux couchers, de soleil si souvent et si bien décrits dans les ouvrages traitant des impressions de voyage sur mer.

Mais cette fois, personne parmi les passagers réunis sur le pont ne songeait à admirer la splendeur du spectacle de cette natte à perte de vue qu'on eût dite brodée de pierreries étincelantes, et sur laquelle se déroulait lentement en voile d'ombre éteignant peu à peu les feux et les scintillements de cette mer immense prête à s'endormir les ténèbres.

Rien, ni sur ces flots calmes aux majestueuses ondulations, ni dans ce ciel limpide à l'azur immaculé, rien qui pût, en apparence du moins, justifier l'expression alarmante dont était empreint le visage du vieux marin.

Et cependant, ce ne pouvait être sans motif grave, pensait-on, qu'appelé à la hâte, le capitaine eût ainsi rassemblé devant lui ses hommes, comme dans les moments critiques, alors qu'il devient nécessaire de faire appel à l'énergie, au dévouement, à l'abnégation de l'équipage.

On se regardait les uns les autres en silence, comme pour se communiquer mutuellement son impression, saisi de cette insurmontable inquiétude qui s'empare de vous à l'idée qu'on peut courir un danger inconnu.

On eût voulu pouvoir se renseigner, mais personne n'osait interroger le capitaine : chacun était tenu à distance par l'air de sévérité qu'avait par la physionomie du marin.

Seul l'Anglais, figé dans son calme habituel, ne paraissait pas partager l'anxiété et l'inquiétude des autres passagers.

Il s'était contenté de tirer de sa poche son baromètre portatif, et, gravement, il le consultait, quand tout à coup la voix du capitaine, s'élevant au milieu du silence commanda :

— Chacun à son poste pour virer de bord !

Les matelots avaient aussi rompu les rangs et couraient se placer, par groupes, au pied des mâts, chacun se tenant prêt à accomplir la part de besogne qui lui incombait dans la manœuvre générale.

Si vous toussiez prenez le

BAUME RHUMAL